L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur 69e ANNEE (7e Série)
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur N° 38. — 17 Sept. 1959

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le Centenaire de saint Antonin. — II. Le canal du Saint-Laurent. — III. Les céphéïdes. — IV. Quelle sorte d'univers ? — V. Manque de magnesium. — VI. Revenons au Chili. — VII. Tocqueville et Gobineau. — VIII. Le P. Gemelli. — IX. Le Nautilus sous le pôle nord. — X. En Asie avant Marco Polo. — XI. Deux styles différents. — XII. Les chats dans l'histoire. — XIII. Le Tchad.

I
Le centenaire de saint Antonin

Ce fut le 2 avril 1459 — il y eut exactement 500 ans, le 2 avril dernier — que saint Antonin, archevêque de Florence, rendait à Dieu sa grande âme. L'*Osservatore della Domenica* du 21 juin 1959, par la plume de P. G. Colombi, nous invite à en célébrer le souvenir.

Antonin Pierozzi était né à Florence, en mars 1389. La famille était très religieuse. L'enfant, de santé fragile mais de grande intelligence, fut élevé dans la piété et l'amour du travail. De bonne heure, il subit l'influence du bienheureux Giovanni Dominici (1357-1419), cardinal dominicain. Et il n'avait que 16 ans quand il prit lui-même l'habit religieux et fit son noviciat à Cortone. De 1406 à 1409, on le trouve au couvent de Fiesole, réformé par les soins du bienheureux Dominici. C'était alors la période lamentable du Grand Schisme. Les religieux de Fiesole, restés fidèles au pape romain, Grégoire XII, furent contraints de chercher refuge en diverses parties de l'Ombrie, notamment à Foligno. Antonin, autodidacte comme Dominici, poursuivait ses études avec ardeur. Il fut ordonné prêtre à Cortone, en 1413, et nommé vicaire à Foligno en 1414. Ses confrères de Foligno purent cependant revenir en 1418 — après la fin du schisme — en leur couvent de Fiesole. Pour lui, il devint prieur à Cortone, jusqu'à 1421, puis à Fiesole, à Naples et enfin à Rome — à la Minerve — en 1430. Le pape Eugène IV, élu dans un conclave tenu à la Minerve, ne pouvait pas ne pas apprécier à sa valeur un tel homme. Comme Antonin était spécialiste du droit, le pape le nomma d'abord auditeur de la Rote. De 1435 à 1444, il est Vicaire général des « Observants » dominicains de l'Italie centrale et méridionale, et il s'occupe de la réforme de son Ordre.

En 1436 cependant Florence avait vu un événement mémorable. Le couvent de *San Marco*, si connu de tous les pèlerins d'Italie et de tous les amateurs d'art, passa des Silvestrins aux Dominicains. Cosme de Médicis, intelligent et généreux mécène, le prit sous sa protection, le fit rajeunir, embellir et agrandir par Michelozzo. Le pinceau de Fra Angelico y déploya les merveilles que nous connaissons tous. Une riche bibliothèque y fut installée, grâce au legs de l'humaniste Niccolo Niccoli. Et Antonin ajouta à ses autres fonctions, à partir de 1439, celle de prieur de San Marco.

Mais le pape Eugène IV ne l'avait pas perdu de vue. A la mort de l'archevêque Bartolomeo Zabarella, en 1445, il voulut faire de lui l'archevêque de sa ville natale. Pour toute la cité, la surprise fut grande, mais pour lui plus que pour aucun autre. En vain déclina-t-il l'honneur qui lui était fait. Il dut obéir à l'ordre pontifical. Il fut donc sacré le 12 mars 1446, en l'église St-Dominique de Fiesole et prit possession de son siège le lendemain.

On était alors en pleine effervescence humaniste. Mais Antonin n'avait cure des idées à la mode. Il s'enferma dans les devoirs de sa charge, réorganisa le diocèse, multiplia les contacts avec son peuple, réunit en qualité de métropolitain un synode important en 1451, pour la réforme des églises. Il faisait ses visites pastorales avec un soin admirable, prêchant, administrant les sacrements, rénovant l'esprit chrétien, s'attachant à la formation de son clergé, créant ou renouvelant les confréries pieuses, mais donnant surtout tout son zèle au soulagement des pauvres et des malades, principalement dans les périodes alors si fréquentes d'épidémie.

Il eut à remplir à maintes reprises des missions diplomatiques pour Florence auprès des différents papes du temps : Nicolas V, Calixte III et Pie II. Et la Curie romaine le chargea de son côté de missions délicates, telles que celle de commissaire apostolique contre les usuriers, et de promoteur de la croisade, mise en mouvement par Calixte III. Au point de vue politique, Florence était divisée en partis opposés : le principat des Médicis cherchait à gagner du terrain, alors que les vieux Florentins luttaient pour le maintien de leurs libertés et de l'ancienne Constitution. Antonin eut à se mouvoir entre les partis avec une extrême prudence et il sut le faire sans trahir la liberté civique.

Nous avons dit qu'il était principalement versé dans le droit. Ses avis étaient recherchés de tous ; pour ce motif, et pour le don qu'il avait d'expliquer les conseils évangéliques, on l'appelait *Antoninus consiliorum : Antonin-de-bon-conseil*. Il a beaucoup écrit. On le vénère surtout comme moraliste et chroniqueur. Ses deux œuvres principales sont la *Summa moralis*, dont les 20 éditions s'éche-

lonnent de 1477 (Nüremberg et Venise) à 1740 (Florence), ce qui indique une longue influence, — et les *Chroniques*, composées de 1440 à 1459, en trois livres et 24 titres, et qui eurent 17 éditions de 1484 (Nüremberg) à 1587 (Lyon). Ces *Chroniques* sont surtout intéressantes pour les événements dont il fut le contemporain ou le témoin.

Dans ses *Vies des Hommes illustres*, Vespasiano da Bisticci (1421-1498), écrivain florentin, lui a réservé une bonne place. Il dit à son sujet :

« Quand il fut question de son vêtement (épiscopal) il s'en trouva beaucoup qui lui conseillaient de se faire faire une longue cappa à queue ; mais il n'en voulut rien faire. Il exigea que sa robe fût au raz de terre et rien de plus et qu'elle fût en « perpignan » — une sorte d'étoffe de laine commune fabriquée à Perpignan — mais l'ayant fait faire de deux doigts plus longue que celle des frères, il la fit raccourcir, parce qu'il arrivait parfois qu'il voyait un frère ayant une tunique en mauvais état, et alors il lui donnait la sienne et s'en faisait faire une autre. Ainsi, son vêtement entier était celui d'un frère ; la chemise de toile, le lit comme celui d'un frère, avec paillasse et matelas, couvertures de perpignan, comme les frères. On ne voyait chez lui ni tapis, ni voiles pour les meubles, ni vitraux aux fenêtres... Comme monture, pas de chevaux, mais seulement un petit mulet qu'il avait mendié à Santa Maria Nuova et voulait, sur la fin de ses jours, faire rendre à ses propriétaires. »

A sa mort, tout son mobilier, toujours selon le même auteur, fut estimé 120 lire.

« Mais sans chevaux, sans vêtements précieux, sans entourage de serviteurs, il était plus vénéré et plus estimé que s'il eût été au sein de toutes les pompes mondaines. »

En effet, l'inestimable richesse que saint Antonin — qu'on appelle toujours à Florence, par antonomase « l'archevêque » — laissait à son peuple, était la grande leçon de son humilité, de sa charité, de sa ferveur religieuse. A cinq cents ans d'intervalle, cette leçon est toujours aussi vivante et aussi actuelle. Un de ses principes à retenir, c'est que ce ne sont pas les « pauvres publics » qui sont les plus intéressants, mais les *pauvres cachés*, et il avait établi une commission chargée de les découvrir.

II

Le canal du Saint-Laurent

C'est encore à l'*Osservatore della Domenica*, mais au n° du 12 juillet 1959, que nous empruntons les détails que voici sur « *Le Canal du Saint-Laurent* », sous la signature d'Adriano Meis.

Les journaux et la radio nous ont beaucoup parlé, au cours du mois de juillet, de l'inauguration de cette œuvre gigantesque par la reine Elisabeth d'Angleterre. On peut signaler cette canalisation du Saint-Laurent comme l'un des travaux les plus considérables accomplis en notre temps. « L'homme retouche la nature », observe l'article que nous analysons. Cela remonte bien loin dans l'histoire, mais de nos jours les moyens d'action sont plus puissants qu'ils n'ont jamais été.

Le but poursuivi, au Saint-Laurent, était de relier les grands lacs canadiens et américains : lac Supérieur, lac Michigan, lac Huron, lac Erié et lac Ontario à l'Océan.

Quand on songe que sur le lac Supérieur se trouve Duluth ; sur le lac Michigan, Milwaulkee et Chicago ; sur le lac Huron, Détroit ; sur le lac Erié, Cleveland et Buffalo ; sur le lac Ontario, Toronto, et que plus en aval on trouve Montréal et Québec, puis l'immense estuaire communiquant avec l'Océan, on se trouve en face d'un complexe industriel et commercial presque unique au monde.

Faire de Chicago, par exemple, un « port de mer », afin que les navires puissent remonter jusque-là, c'était une entreprise passionnante. Cette entreprise ne sera complètement achevée qu'en 1962, mais dès maintenant les travaux de base sont finis. On peut appeler le Saint-Laurent transformé : *Seaway — Route de la mer*. Chicago ne sera pas plus loin de l'Europe désormais que de New-York, pour la durée de la navigation. Depuis 25 ans on a consacré à cette réalisation des armées d'ingénieurs et d'ouvriers, des capitaux immenses et des machines dotées des perfectionnements les plus modernes. Le parcours à modifier s'étendait sur environ 2.000 km. Il s'agissait en l'occurrence de travaux très supérieurs à ceux du canal de Suez, commencés en avril 1859 et terminés au bout de dix ans. Le canal de Corinthe est de 1893, celui de Kiel de 1895, et celui de Panama de 1914. Mais le canal de Suez n'a que 161 km ; celui de Kiel 99 ; celui de Corinthe 9, et enfin celui de Panama 81.

Si nous comparons les résultats escomptés au Saint-Laurent avec ceux qui ont été obtenus dans les canaux antérieurs, nous dirons que le trafic du Saint-Laurent sera égal à celui de Suez et de Panama réunis, et même probablement très supérieur. Quelle transformation pour les riverains des grands lacs canadiens et américains ! La profondeur du canal a été portée partout à 8 m. 20, ce qui doit permettre le passage de 75 % de la flotte de commerce des Etats-Unis. Au lieu de ne recevoir que les cargos ne dépassant pas 1.600 tonnes, le canal pourra recevoir les navires de 10.000 tonnes.

Mais les travaux exécutés au Saint-Laurent n'ont pas seulement le plus grand intérêt pour le développement du commerce. Il faut considérer en plus la fantastique quantité d'énergie électrique, provenant des chutes d'eau, aménagées autour des nombreuses écluses du canal. On a calculé que la province canadienne de l'Ontario et l'Etat de New-York vont pouvoir utiliser une énergie de 12 milliards 600 millions de kw par an, provenant des centrales électriques du Saint-Laurent. Parmi les milliards de dollars engagés dans l'affaire, il se peut que les deux tiers au moins soient couverts par « la houille blanche » que l'utilisation des grands lacs met en activité pour le service de l'homme. On comprend que le président Eisenhower se soit joint à la reine d'Angleterre pour inaugurer une œuvre aussi fructueuse dans le domaine économique pour les deux pays voisins, Canada et U. S. A. Quand on examine de près le profil des parcours, on constate que si du lac Supérieur au lac Michigan, la différence de niveau est relativement faible, et de même du lac Michigan au lac Erié, par contre du lac Erié au lac Ontario, il se produit une véritable dégringolade, exigeant écluses sur écluses. Il en est de même du lac Ontario pour arriver à Montréal. Le Saint-Laurent

a des rapides impressionnants qu'il a fallu longer par une canalisation régulière.

Nul doute que cette entreprise soit l'une des plus fameuses de tous les siècles.

III
Les céphéïdes

Sous le titre : *Etoiles à pulsations et distances cosmiques,* Robert P. Kraft, professeur - assistant d'astronomie à l'Observatoire Yerkes, de l'Université de Chicago, et attaché aux Observatoires des monts Wilson et Palomar, nous entretient, dans *Scientific American* de juillet 1959, d'une catégorie particulière d'étoiles, qui servent à mesurer les distances cosmiques les plus lointaines.

Ces étoiles sont connues des spécialistes sous le nom de *Céphéïdes,* parce que les premières qui ont été étudiées se trouvent dans la constellation de Céphée. A la différence des étoiles dont la luminosité reste constante, les Céphéïdes ou « étoiles à pulsations » ne cessent de grandir puis de décroître en luminosité, selon un rythme régulier.

L'une des plus connues des Céphéïdes est la fameuse « *étoile polaire* », qui n'a pas toujours la même luminosité, mais qui brille plus ou moins, selon une période de 3,97 jours. A vrai dire, l'étoile polaire est l'une des Céphéïdes dont les variations de luminosité sont les moins sensibles, mais il est des étoiles à pulsations qui varient, en quelques jours d'une « magnitude », c'est-à-dire dans la proportion de 1 à 2,5. Les périodes peuvent être de quelques heures à plus de 50 jours. Et l'on ignore absolument la cause des variations ainsi constatées.

Ce ne serait là qu'un aspect bizarre du monde stellaire, si l'on n'avait, depuis peu, découvert en cela un moyen d'estimer la distance qui nous sépare des étoiles et des galaxies, c'est-à-dire un moyen d'arpenter notre univers.

Il y a environ 40 ans que l'on s'en est avisé. C'est Miss Leavitt, de l'Observatoire du Collège Harvard, qui découvrit que le rythme de variation des Céphéïdes est en relation directe avec leur luminosité. Dès qu'elle eut formulé cette remarque, les astronomes en conclurent que l'on possédait ainsi un moyen d'apprécier les distances cosmiques. Les Céphéïdes, même de faible luminosité pour nos instruments, devaient avoir une luminosité intrinsèque proportionnelle à la longueur de leur période de pulsations. En comparant la luminosité réelle pour nos instruments, à la luminosité calculée d'après le rythme de pulsations on peut mesurer la distance, car c'est elle seule qui explique alors la faiblesse de cette luminosité. Pour comprendre l'intérêt de cette remarque, il faut se rappeler que les Céphéïdes sont des étoiles très lumineuses ; certaines le sont 10.000 fois plus que notre soleil, mais celles qui le sont des centaines de fois sont les plus nombreuses. Il s'ensuit qu'on les voit mieux que les autres étoiles et que le calcul de leur distance est d'autant plus facile — relativement — qu'on peut mieux mesurer leur luminosité réelle, grâce au rythme de leurs « pulsations » .

C'est donc par l'étude des Céphéïdes que l'on est parvenu à se faire une idée des dimensions de l'univers et des distances qui nous séparent des mondes étrangers à notre galaxie. Pour le bien comprendre il faut se rappeler les procédés par lesquels on calcule en astronomie les distances des étoiles. Nous avons peine à nous faire une idée des difficultés qu'il faut surmonter pour arriver à un résultat précis dans le calcul de la distance des étoiles. Pour les astres les plus proches de nous, la Lune, les diverses planètes, le soleil même, on part d'une base soigneusement mesurée, et en pointant de chaque extrémité de cette base un instrument destiné à calculer l'angle que fait le point visé avec chaque extrémité de la base. On appelle *parallaxe* l'angle au sommet du triangle ainsi formé. Pour la Lune, on prend pour base le diamètre de la terre, que, pour la précision des calculs, on réduit au rayon. Pour le soleil et les autres planètes, on prend comme base la demi-orbite de la terre autour du soleil, c'est-à-dire le rayon de cette orbite. Si l'on songe que ce rayon est d'environ 150 millions de km, on est porté à croire que cette base est assez grande pour que l'angle de visée vers une étoile quelconque soit appréciable. Il n'en est rien. La parallaxe, c'est-à-dire l'angle au sommet, pour la plus proche étoile, est inférieure à une *seconde d'arc,* c'est-à-dire la 3600^{e} partie d'un degré ! On est convenu d'appeler un *parsec* l'angle d'une seconde, qui correspond à une distance de 30.830 milliards de km., soit 3.258 années-lumière. Le mot *parsec* signifie *par*allaxe d'une *sec*onde. Or, la plus proche étoile, Alpha du Centaure est à 40.400 milliards de km, soit 1.31 parsec. Comme les étoiles éloignées sont à des distances immenses, on emploie pour elles les expressions de *kiloparsec* (1000 parsecs) et *mégaparsec* (un million de parsecs).

Cette première méthode, dite trigonométrique, a servi à déterminer les distances des étoiles les plus proches, ce qui ne veut pas dire que toutes les étoiles proches aient été exactement mesurées, car les calculs sont d'une difficulté telle qu'il n'a pas été possible d'appliquer à toutes ce procédé. La première étoile dont l'infime parallaxe put être obtenue fut 61 du Cygne, mesurée par l'Allemand Bessel, en 1838. Et cela donna une première idée de la distance d'une étoile. Bessel au surplus s'était quelque peu trompé et on a dû corriger depuis son résultat. La parallaxe du Cygne n'égalait que 37 % d'une seconde d'arc, dans ses calculs, et dans les nôtres, actuellement, 30 % seulement, soit 11 années-lumière au lieu de 9 dans son calcul à lui. On regarde comme proches les étoiles qui ne dépassent pas 16 années-lumière, ou 5 parsecs. La méthode trigonométrique est cependant employée actuellement, grâce aux instruments perfectionnés dont on dispose, jusqu'à une distance de 300 années-lumière, soit une centaine de parsecs.

Au delà de cette distance, qui, si grande qu'elle soit, est infime dans l'immensité de l'univers, on a recours à diverses méthodes dont il serait trop compliqué d'expliquer ici la nature. Les spécialistes reconnaissent que toutes ces méthodes sont approximatives. Les distances qu'elles donnent sont exactes, croit-on, à 20 % près. C'est pourquoi, on les reprend sans cesse. On vous dira par exemple que notre galaxie a 100.000 années-lumière de longueur, ou bien qu'elle n'en a que 80.000.

Par ces diverses méthodes on a obtenu les distances de milliers et milliers d'étoiles, et parmi elles, des « Céphéïdes » les plus proches. La plus proche est justement l'étoile polaire, qui est à 293 années-lumière ou 90 parsecs, beaucoup trop loin pour que la méthode purement trigonométrique puisse être utilisée. On a ainsi constitué un tableau de distances *approximatives* qui a suffi pour servir de point de départ. On s'est servi des Céphéïdes à *longue période*, c'est-à-dire dont a variabilité s'étale sur 12 à 20 jours, comme celles des *Nuages de Magellan*, pour se faire une idée de l'étendue de notre galaxie d'abord. On a estimé que le centre de celle-ci se trouvait à environ 16.000 parsecs de notre soleil, dans la direction du Sagittaire. Mais qu'il soit bien entendu qu'il s'agit seulement d'un « ordre de grandeur » et non de la distance exacte. Et il n'y a pas plus de 25 ans que les cosmologistes les ont obtenues, et pas plus de 7 ou 8 ans qu'ils ont été invités par Baade à *doubler* les distances admises jusque-là, en raison des poussières cosmiques diminuant la luminosité des étoiles lointaines et faussant jusque-là les calculs qui n'en tenaient pas compte.

Les indications sommaires que nous donnons ici sont du reste en constante révision. A mesure que les travaux se poursuivent dans tous les observatoires du monde, des précisions et des corrections sont obtenues. Un ouvrage d'astronomie qui a 10 ans d'existence a déjà besoin de corrections nombreuses. Pour se servir des Céphéïdes, afin d'apprécier les distances cosmiques, on tient compte de l'âge de l'étoile considérée, âge qui est en rapport avec sa couleur, et l'on distingue les étoiles soit en deux populations, avec Baade, soit en cinq populations, comme nous l'avons dit dans un précédent article, de manière à serrer les problèmes de plus près.

L'idée qu'on se fait actuellement de notre univers est en gros la suivante : notre galaxie peut avoir de 80.000 à 100.000 années-lumière. Au delà, un « trou » formidable, puisqu'on ne trouve la plus proche galaxie qu'à 800.000 ou un milion d'années-lumière. Entre notre galaxie et celle d'Andromède, qui est la plus proche, il y aurait de la place pour sept galaxies comme la nôtre, mais cette place est inoccupée. Chaque galaxie est donc séparée de la plus voisine pour une distance énorme. C'est pourquoi, on peut parler d' « univers-îles », chaque galaxie formant une *île* dans l'immensité. Mais les galaxies elles-mêmes sont groupées. Ainsi la nôtre fait partie d'un groupe de 17, au delà duquel un « trou » bien plus grand que celui qui nous sépare et nous isole d'Andromède, nous sépare du groupe voisin de galaxies. On estime ce « trou » à environ 8 millions d'années-lumière.

Tout cela nous fait voir à quel point le Créateur « a vu grand ». Notre monde est bien plus vaste que l'on ne croyait au commencement de ce siècle. Et les astronomes sont au travail, notamment à l'aide des Céphéïdes dont plus de mille sont déjà connues, pour mesurer des distances qui accablent notre petitesse corporelle, mais qui ravissent notre imagination et notre esprit. Et il reste beaucoup à faire pour percer le mystère des « étoiles pulsatiles », qui semblent se gonfler et se dégonfler, en augmentant et diminuant de lumière, sans que nous puissions deviner pourquoi ?

IV

Quelle sorte d'univers ?

Justement, dans le même numéro de *Scientific American*, dans la série des nouvelles scientifiques pour le grand public, la revue se pose la question : *Quelle sorte d'univers ?* Il nous est arrivé d'exposer ici même que les cosmologistes se partagent en deux camps : les uns sont partisans de *l'univers en extension*, d'après les théories du chanoine Lemaître de Louvain, — les autres admettent la théorie de *l'univers stable*, qui est celle de l'Ecole de Cambridge. Or Kurt Just de l'Université libre de Berlin, a examiné le problème dans un article récent du *Journal d'Astrophysique*. Et il croit que les constatations actuelles sont pour la première théorie, contre la seconde.

La théorie de l'*Univers en extension* se nomme aussi *théorie évolutionniste*, car elle suppose que l'Univers évolue, qu'il a commencé par l'explosion d'un noyau de matière superdense. Cette explosion aurait projeté des fragments dans toutes les directions. Ces fragments sont les galaxies séparées les unes des autres. Les galaxies les plus lointaines nous apparaissent non pas comme elles sont actuellement, mais comme elles étaient quand les rayons de lumière qui nous en arrivent sont partis. Si nous percevons des galaxies situées à 2 milliards d'années-lumière — et nous pouvons désormais dépasser ce chiffre — les galaxies qui nous envoient ces rayons lumineux se montrent à nous comme elles étaient il y a 2 milliards d'années. Kurt Just raisonne ainsi : puisque les galaxies lointaines se font voir comme elles étaient il y a des milliards d'années-lumière, il s'ensuit que si elles sont mieux groupées, c'est qu'elles n'étaient pas encore dispersées comme maintenant, et cela veut dire que l'Univers est bien en expansion. Si, au contraire, l'Univers était stable, comme le veut l'Ecole de Cambridge, les galaxies devraient être réparties également dans l'espace. Partant de là, Just a étudié les caractéristiques de 2.700 groupes de galaxies cataloguées par Georges O. Abell des Observatoires des monts Wilson et Palomar. Dans ce catalogue, les groupes de galaxies sont classés d'après leur luminosité qui donne une idée rudimentaire de leur âge, et aussi d'après leur « richesse », c'est-à-dire d'après le nombre de galaxies appartenant à un groupe. D'après la théorie de l'*Univers stable*, il ne devrait pas y avoir de différence de « richesse » selon l'âge, car cette théorie admet que le monde est sans âge, que tout l'Univers a été créé à la fois et de toute éternité, et que par une création continue les vides causés par le mouvement interne des étoiles et des galaxies sont sans cesse comblés. Or, Just trouve au contraire que les galaxies les plus *jeunes* — entendons : les plus *lointaines*, comme il a été expliqué, — sont beaucoup plus *riches*, au sens qui a été dit, que les plus âgées, c'est-à-dire les plus proches de nous. Au total, selon Just, il y a 99 chances sur 100, que notre Univers soit en extension, qu'il procède d'une explosion initiale, qui a lancé dans

l'immensité les galaxies semblables à la nôtre, au sein desquelles pullulent les étoiles. Plus on s'enfonce en effet dans l'immensité, plus le nombre des galaxies est dense, parce qu'il nous apparaît comme il était avant que cette densité ait eu le temps de se diluer par l'expansion même de l'Univers.

V
Manque de magnesium

Poursuivant la lecture, dans le même numéro de la même revue, des nouvelles scientifiques, nous en découvrons une intitulée : *Manque de magnesium.*

C'est un groupe de chercheurs à l'Ecole de médecine de Harvard et à l'Hôpital Peter Bent Brigham de Boston, qui vient de découvrir une nouvelle cause de maladie humaine. Cinq malades qu'on nourrissait par des injections intraveineuses ont été affectés de crampes musculaires et de rudes convulsions. Les symptômes observés laissaient croire à une déficience de calcium, mais cela était inadmissible en l'espèce, car la dose de calcium dans les injections faites aux malades était largement suffisante. Une analyse spectroscopique du sang révéla que la quantité de magnesium, dont les injections ne contenaient rien, avait baissé de 50 % de la normale. Le remède était simple : on leur injecta du sulfate de magnesium et les malades ressentirent en quelques heures une amélioration si sensible que tous les symptômes constatés disparurent. Or, jusque-là, on n'avait pas considéré le magnesium sous son aspect biologique, dans l'homme, bien que l'on sût qu'il joue un rôle dans les fonctions des enzymes.

Dans son alimentation courante, l'homme reçoit plus de magnesium qu'il ne lui en faut. Mais dans une de nos études précédentes, nous avons parlé des *micro-éléments* dont la présence ou l'absence peut affecter gravement les herbages dont se nourrissent les troupeaux. Un rapport a été fait, sur cette question du « manque de magnesium », à la Société pour les Recherches cliniques d'Atlantic City, par David Ulmer, Warren Wacker et Bert L. Vallee. — Ajoutons à cette information qu'il y a plus de 20 ans que le docteur Delbet, de la Faculté de médecine de Paris, a soutenu que la fréquence du cancer peut provenir de l'absence de magnesium dans le sel utilisé dans certaines régions. Notre sel marin a du magnesium, mais le sel gemme n'en a pas ou pas assez. Des sels de magnésie ont souvent été prônés, chez nous, comme préventifs du cancer, ou même de l'épuisement nerveux. Ce serait encore un exemple de l'utilité des micro-éléments.

VI
Revenons au Chili

A la suite de la section consacrée au Chili, dans la Causerie sur les revues du 2 avril dernier, nous avons reçu une excellente lettre d'un lecteur de Concepcion, au Chili. Après nous avons très aimablement remercié d'avoir parlé de son pays dans l'*Ami*, alors qu'il en est si rarement question, dit-il, en Europe, il nous présente quelques précisions et même des rectifications que nous nous empressons d'accueillir.

D'abord, le commencement de l'évangélisation du Chili remonte à 1541 et non 1548. Les premiers prêtres espagnols sont arrivés avec don Pedro de Valdivia, qui découvrit et peupla non seulement le nord du pays, mais même jusqu'à cette ville de « Valdivia », au centre-sud, qui perpétue son nom. Si les Salésiens, depuis la fin du XIX^e^ siècle, ont beaucoup travaillé au Chili, il ne faut pas omettre non plus les efforts apostoliques accomplis par les Capucins bavarois, au centre du pays, dans le Vicariat apostolique de « Araucania ». Là se trouvent les derniers Indiens, immortalisés par Ercilla, dans son poème épique « *La Araucana* ». Ce Vicariat apostolique est de nos jours l'un des plus florissants de l'Eglise du Chili, avec ses nombreuses écoles, son Séminaire, ses Congrégations religieuses multiples, dont l'une est indienne, et ses œuvres pastorales de toute sorte.

Voici maintenant la composition des diocèses du Chili : A) Province de Santiago, archevêché; suffragants : San Felipe, Valparaiso, Rancagua, Talca et Linares. — B) Province de La Serena, archevêché ; suffragants : Antofagasta, Iquique et Copiapo, prélature nullius de Arica, confiée à la Compagnie de Jésus depuis cette année 1959. — C) Province de Concepcion, archevêché ; suffragants : Chillàn, Temuco, Valdivia, Osorno, Puerto Montt, Acud et Punta Aretes. — Vicariats apostoliques de Araucania (Capucins bavarois) et de Puerto Aysen (Servites). Ce dernier siège que nous avions donné comme Préfecture apostolique est un Vicariat depuis deux ans. Enfin, il existe au Chili un Vicariat militaire ayant à sa tête un évêque titulaire, indépendant de tout diocèse.

D'après le dernier recensement, la population du Chili est près d'atteindre 7 millions, dont 90 % se disent catholiques. Les 10 % sont des protestants de diverses sectes. Très peu de juifs et d'incroyants totaux, très peu de païens. On ne peut cependant pas éviter d'insister sur le fait que si la majorité de la nation est catholique par le baptême, elle est loin de l'être par la pratique religieuse.

Il n'est pas très exact non plus de dire, comme nous l'avons fait, que le niveau de vie soit « moyen dans les villes et souvent misérable dans les campagnes. » Bien que le problème soit très complexe, on pourrait presque dire qu'actuellement c'est le contraire. Dans les villes, surtout en région industrielle, il arrive au Chili ce qui arrive partout ailleurs : une très forte population ouvrière s'entasse dans les logements de fortune, et bien que la rémunération des ouvriers soit supérieure à celle des ruraux, ils sont pour la plupart misérables. En face d'eux, une classe moyenne nombreuse lutte péniblement pour s'assurer une certaine aisance et dignité de vie. Peu de gens très riches, mais un trop grand écart entre riches et pauvres. C'est cela qui constitue un climat favorable à la propagande communiste ; elle se développe aussi bien dans les milieux ouvriers misérables, que dans les milieux intellectuels, universitaires et autres. Dans une assez forte proportion, l'enseignement primaire et secondaire est aux mains

des communistes et c'est cela qui constitue un danger plus grave que l'agitation sociale.

Dans les campagnes, les grands propriétaires retiennent presque toute la terre : les paysans n'ont que très difficilement accès à la propriété du sol. Mais leur vie est tout de même moins misérable que celle des prolétaires des villes et le communisme fait parmi eux moins de ravages. En général du reste la religion se maintient mieux à la campagne, bien que le service religieux y soit insuffisant par le manque de prêtres.

Nous avons parlé de l'œuvre magnifique du Père Alberto Hurtado, mais nous l'avons appelée d'après l'*Osservatore della Domenica,* que nous résumions, « *Casa di Cristo* : la Maison du Christ », alors que le vrai nom en espagnol est *Hogar de Cristo,* ce qui signifie : *Foyer du Christ :* une nuance d'intimité s'ajoute donc à celui de « maison ».

C'est bien volontiers que nous enregistrons ici toutes ces précisions intéressantes, dont nous remercions l'auteur, professeur de droit canon au Séminaire de Concepcion, et religieux de « Picpus ». Mais ce que nous voudrions pouvoir faire retentir à toutes les oreilles, c'est l'appel émouvant par lequel il termine sa lettre rectificative :

« Pour être véritablement une terre chrétienne, le Chili manque de prêtres. Les âmes sont affamées de la Parole de Dieu, mais il n'y a pas de prêtres. On l'a dit tant de fois qu'il nous semble que l'on ne nous écoute pas ou que l'on ne nous comprend pas !... Puisse la détresse de l'Eglise américaine susciter de nombreuses vocations missionnaires dans les rangs du clergé français, dont nous connaissons les grandes qualités, dont nous admirons l'ouverture d'esprit et la capacité d'adaptation, le zèle apostolique et la hardiesse pour essayer les techniques nouvelles d'apostolat. Ici, ils ont toujours été les bienvenus et ils le seront chaque fois qu'ils accepteront de sacrifier leur merveilleuse patrie pour venir chez nous chercher des âmes. Déjà en Espagne et en Belgique, on a établi des Séminaires pour préparer des prêtres-missionnaires pour l'Amérique latine : ne pourrait-on faire de même en France ?... »

VII

Tocqueville et Gobineau

Dans notre Causerie du 4 juin, nous avons déjà parlé du centenaire de Tocqueville. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est pour deux raisons : la première, c'est qu'un de nos lecteurs nous fait observer que dans ce qui s'écrit de Tocqueville à propos de son centenaire, on ne fait pas assez ressortir ce qu'il dit de la nécessité de la religion, surtout en régime républicain. Et la seconde, c'est que la *Revue de Paris* du mois d'août 1959, par la plume de Pierre de Boisdeffre, traite justement de cette question de l'importance du fait religieux, dans la pensée de Tocqueville, en l'opposant, sur ce point, à son protégé : Arthur de Gobineau. Citons donc d'abord les « notes de lecture » de notre correspondant, extraites de l'ouvrage en 4 volumes de Tocqueville : *De la Démocratie en Amérique,* (t. II, p. 208 et suivants). Il est bien entendu qu'il parle des Américains non tels qu'ils sont aujourd'hui, mais tels qu'on les voyait en 1840, entendu aussi que ces notes sont tirées des trois derniers tomes de l'ouvrage :

« Ainsi donc, écrivait-il, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser... »

« La religion qui, chez les Américains ne se mêle jamais directement au gouvernement de la société, doit donc être considérée comme la première de leurs institutions politiques ; car, si elle ne leur donne pas le goût de la liberté, elle leur en facilite singulièrement l'usage... »

« C'est aussi sous ce point de vue que les habitants des Etats-Unis eux-mêmes considèrent les croyances religieuses. Je ne sais si tous les Américains ont foi dans leur religion ; car, qui peut lire au fond des cœurs ? mais je suis sûr qu'ils la croient nécessaire au maintien des institutions républicaines. Cette opinion n'appartient pas à une classe de citoyens ni à un parti, mais à la nation entière. On la retrouve dans tous les rangs... »

« Les Américains confondent si complètement dans leur esprit le christianisme et la liberté qu'il est presque impossible de leur faire concevoir l'un sans l'autre, et ce n'est point, chez eux, une de ces croyances stériles que le passé lègue au présent et qui semblent moins vivre que végéter au fond des âmes... »

« Telles sont les opinions des Américains. Mais leur erreur est manifeste, car, chaque jour, on me prouve fort doctement que tout est bien en Amérique, excepté précisément cet esprit religieux que j'admire ; et j'apprends qu'il ne manque à la liberté et au bonheur de l'espèce humaine, de l'autre côté de l'Atlantique, que de croire, avec Spinosa, à l'éternité du monde, et de soutenir avec Cabanis que le cerveau secrète la pensée. A cela je n'ai rien à répondre en vérité, sinon que ceux qui tiennent ce langage n'ont pas été en Amérique, et n'ont pas plus vu de peuples religieux que de peuples libres. Je les attends à leur retour... »

« ...C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais non la liberté. La religion est beaucoup plus nécessaire dans la république... que dans les monarchies, ...et dans les républiques démocratiques que dans les autres. Comment la société pourrait-elle manquer de périr, si, tandis que le lien politique se relâche, le lien religieux ne se resserrait pas ? Et que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ?... »

Et Tocqueville insiste sur ce dernier point avec une force et une clarté incroyables.

« Pour moi, dit-il, je doute que l'homme puisse supporter à la fois une complète indépendance religieuse et une entière liberté politique ; et je suis porté à penser que s'il n'a pas de foi, il faut qu'il serve ; et s'il est libre, qu'il croie... »

Mais Tocqueville n'a pas été aveugle sur le danger qui pouvait menacer l'Amérique de son temps : à savoir *le matérialisme.* Et il le dénonce dans son ouvrage, dans les termes suivants :

« Tandis que l'homme se complaît dans cette recherche légitime et honnête du bien-être, il est à craindre qu'il ne perde enfin l'usage de ses plus sublimes facultés, et qu'en voulant tout améliorer autour de lui, il ne se dégrade enfin lui-même. C'est là qu'est le péril et non point ailleurs. Il faut que les législateurs des démocraties et tous les hommes honnêtes et éclairés qui y vivent, s'appliquent sans relâche à y soulever les âmes et à les tenir dressées vers le ciel. Il est nécessaire que tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des sociétés démocratiques s'unissent, et que tous, de concert, fassent de continuels efforts pour répandre dans ces sociétés le goût de l'infini, le sentiment du grand, et l'amour des plaisirs immatériels.

« Que s'il se rencontre, parmi les opinions d'un peuple démocratique quelques-unes de ces théories malfaisantes qui tendent à faire croire que tout finit avec le corps, considérez les hommes qui les professent comme les ennemis naturels de ce peuple... »

« Il y a bien des choses qui me blessent dans les matérialistes : leurs doctrines me paraissent pernicieuses et leur orgueil me révolte. Si leur système pouvait être de quelque utilité à l'homme, il semble que ce serait en lui donnant une modeste idée de lui-même. Mais ils ne font pas voir qu'il en soit ainsi ; et s'ils croient avoir suffisamment établi qu'ils ne sont que des brutes, ils se montrent aussi fiers que s'ils avaient démontrés qu'ils étaient des dieux... »

On avouera que ce sont là des paroles profondes et frappantes.

Dans le même sens, de Tocqueville dit encore :

« ...Le matérialisme est chez toutes les nations une maladie dangereuse de l'esprit humain ; mais il faut particulièrement le redouter chez un peuple démocratique, parce qu'il se combine merveilleusement avec le vice le plus familier à ces peuples. La démocratie favorise le goût des jouissances matérielles. Ce goût, s'il devient excessif, dispose bientôt les hommes à croire que tout n'est que matière, et le matérialisme, à son tour, achève de les entraîner avec une ardeur insensée vers ces mêmes jouissances... »

Et il conclut fortement :

« ...Ce que je vais dire va bien me nuire aux yeux des politiques ; je crois que le seul moyen efficace dont les gouvernements puissent se servir pour mettre en honneur le dogme de l'immortalité de l'âme, c'est d'agir chaque jour comme s'ils y croyaient eux-mêmes ; et je pense que ce n'est qu'en se conformant scrupuleusement à la morale religieuse dans les grandes affaires, qu'ils peuvent se flatter d'apprendre aux citoyens à la connaître, à l'aimer, et à la respecter dans les petites. »

Remercions donc notre correspondant d'avoir bien voulu nous communiquer ces notes, dont nous n'avons pas besoin de souligner la valeur.

Mais venons-en à l'article de la *Revue de Paris* indiqué plus haut. Tocqueville était de dix ans l'aîné de Gobineau. Il s'intéressa à lui, le fit travailler, le prit dans son cabinet quand il devint ministre, pour peu de temps du reste. Mais s'il reconnaissait en Gobineau une vigueur et une originalité d'esprit incontestables, il eut la surprise de rencontrer chez lui une opinion contraire à la sienne au sujet du christianisme. Gobineau ne saurait admettre l'axiome chrétien selon lequel « la souffrance est sainte », ni la conception selon laquelle le salut ne se fait « nulle part plus sûrement que dans une retraite profonde où, sans tentations comme sans devoirs sociaux, on a peu d'occasions d'être utiles aux hommes. » Et il préconise une morale fondée sur l'intérêt, qui réhabilite le travail et se montre indulgente aux passions.

A son réquisitoire, Tocqueville réplique :

« Tout incroyant que je sois, je n'ai jamais pu me défendre d'une émotion profonde, en lisant l'Evangile... Je ne conçois pas qu'en lisant cet admirable livre, votre âme n'ait pas éprouvé comme la mienne cette sorte d'admiration libre que cause une atmosphère morale plus vaste et plus pure... Plus je vis et moins j'aperçois que les peuples puissent se passer d'une religion positive. »

Ce qu'il repousse surtout c'est cette *réhabilitation de la chair,* préconisée par Gobineau.

« Le christianisme, lui dit-il, avait peut-être poussé jusqu'à l'excès cette glorification de l'esprit. Mais il était en cela une réaction admirable contre son temps et l'esprit des anciennes religions. Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il y avait une beauté incomparable dans cette lutte ouverte de l'esprit contre la matière triomphante ? »

Gobineau répond, comme nous pourrions le faire : pourquoi alors dites-vous que vous êtes incroyant ? Vous défendez le christianisme comme Cicéron défendait les dieux, sans y croire ? C'est par politique et sans conviction !

Et Tocqueville était bien obligé de se sentir touché à l'endroit sensible. En fait, conclut l'article, il n'y avait que peu de points communs entre les idées des deux partenaires et ils ne pouvaient s'entendre. Tocqueville mourait en 1859, après avoir mis, nous l'espérons, un accord plus parfait entre sa certitude de la bienfaisance du christianisme et la vérité absolue de ses doctrines. Jusque-là, dans les textes que nous avons cités d'après notre correspondant, il raisonnait un peu comme Maurras de notre temps : le christianisme *utile*, mais métaphysiquement *douteux !*

VIII

Le P. Gemelli

Après une longue et rude maladie, le R. P. Gemelli est mort au milieu de juillet 1959, à l'âge de 81 ans et demi. C'était sans aucun doute l'une des plus éminentes figures de notre temps et sa carrière présentait des alternatives d'un palpitant intérêt. Avec l'*Osservatore della Domenica* du 26 juillet et *Orizzonti* de la même date, sous les signatures de N. M. Lugaro, pour le premier et de Franco Testi pour le second, nous allons essayer de résumer cette vie si riche d'événements et d'œuvres diverses.

Edouard Gemelli, qui devait être en religion le P. *Agostino,* était né à Milan, le 18 janvier 1878. Ses parents avaient abandonné toute pratique religieuse. Il fut élevé en dehors de la foi, étudia au Collège national Longone, où ses professeurs le notèrent comme « déficient ». Cela ne l'empêcha cependant pas de s'inscrire, à 18 ans, à la Faculté de médecine de l'Université de Pavie. Dès cet âge, il avait le goût de la recherche et avait mis au point deux études pénétrantes sur le système nerveux des insectes et sur la faune des lacs lombards.

En 1902, il est reçu docteur en médecine. Il professe alors une conception matérialiste de la vie. Mais il poursuit ses recherches sous la direction du professeur Camillo Golgi, de réputation mondiale. Il restait toutefois étudiant turbulent, car il se fit mettre à la porte du Collège Ghisleri. Enthousiaste, généreux, il devient le chef des étudiants socialistes et il les groupe autour d'un hebdomadaire fondé par lui : *La Plebe*. Le quotidien socialiste de Turati proclame alors « qu'il ne fut pas au nombre des timides ni des peureux ». Il est presque toujours au premier rang des manifestations de masses. En 1898, alors qu'il haranguait la foule à Pavie, il fut blessé d'un coup de pierre. Le 5 mai de cette même année, il évite de justesse d'être abattu, dans une rencontre avec la force armée.

Et voici qu'il fait la rencontre de celui qui allait retourner son cœur et son intelligence. C'était un condisciple de la faculté de médecine, mais le chef des étudiants catholiques, donc son principal adversaire. Il ne peut s'empêcher d'admirer son cran, sa droiture, sa sincérité. Dans les réunions orageuses, c'était lui qui criait : « Camarades, laissons la liberté de parole au clérical, à Necchi ! » C'était, en effet, le nom de ce rival d'influence et d'action, Lodovico Necchi, qu'on appelait d'un diminutif de son prénom : *Vico*. En 1899, on célébrait en Italie le centenaire du grand Alexandre Volta, qui avait enseigné à Pavie. Ce fut Necchi qui proposa aux étudiants d'organiser cette célébration : « Ah non ! hurla Gemelli, c'est à nous et non pas aux quatre chats du cercle catholique de penser à cela ! » Entre les deux jeunes hommes, les discussions les plus ardentes allaient leur train. « Dieu existe-t-il ? » C'était le thème le plus fréquent de leurs débats. Quant vint l'heure de leur service militaire, ils se retrouvèrent comme aides-majors à l'Hôpital de la Place Saint-Ambroise, à Milan. Tout en soignant les malades, ils pouvaient continuer leurs études médicales et aussi leurs orageuses discussions.

« Tous les matins, raconte Olgiati, Necchi sautait du lit, en volant un peu de temps sur son sommeil et descendait à la chapelle des sœurs employées à l'hôpital militaire. Il entendait la messe et communiait... Un soir, son camarade lui dit : « Ecoute, Necchi, demain matin, réveille-moi, quand tu te lèveras. Je suis curieux de voir ce que tu vas faire. Je veux venir avec toi... »

— « D'accord », répondit l'autre.

Au matin donc, ils descendent. Gemelli se met au fond, derrière les bancs, les bras croisés et observe tout en silence. A la sortie, il se montre froid et indifférent. Les discussions reprennent. Survient le Jeudi saint de 1903. Soudain, Vico entend son ami lui dire :

— « Necchi, viens avec moi à l'église ! »

Necchi le regarde, n'osant croire à ce qui arrive, puis comprenant tout, murmure :

— « Oui, tout de suite, allons-y ! — *Subito, andiamo !* »

Et quand, dans la basilique ambrosienne, il vit Gemelli agenouillé et la tête dans les mains, il vit bien que la chose était sérieuse.

— « Conduis-moi à un prêtre ! » lui dit son compagnon. Et Vico le conduisit chez don Giovanni Pini, qui était alors « *scrittore* » — secrétaire — à la Bibliothèque ambrosienne. Les visites à don Pini, puis au Père Mattiussi se multiplièrent. Un beau matin, Necchi eut à la chapelle son camarade Edouard pour communier avec lui. Le service militaire étant fini, dès le 17 juillet 1903, à l'âge de 25 ans, Edouard Gemelli prenait l'habit de tertiaire franciscain, puis le 23 novembre suivant entrait au couvent des Frères Mineurs de Rezzato. Il fera sa profession religieuse le 23 novembre 1907 et sera ordonné prêtre le 14 mars 1908.

Dans les milieux qu'il fréquentait jusque-là à Milan, cette conversion avait fait une impression énorme. Les journaux n'y consacrèrent pas moins de 25 articles en peu de jours. Le journal maçonnique *Lombardia* disait notamment :

« Presque d'un trait, le jeune adepte des sciences positives, le sociologue poussé jusqu'au collectivisme, le sceptique en matière de foi, se met à fréquenter les églises et les couvents, prolonge jusqu'à la nuit avancée les oraisons et jaculatoires, engage des pratiques secrètes pour se faire admettre au couvent... Quand les batailles de la vie moderne ont à l'excès fatigué l'esprit et le cœur, ou épuisé les sens, il paraît logique de rechercher le repos, soit par le suicide, soit, plus rarement pour les déséquilibrés et les moins avancés en science, par l'entrée au monastère. Transfuges de la vie, suicidés ou séparés du monde au moyen d'un froc, ces vaincus isolés n'ont qu'une valeur d'exception et nous ne leur devons que de la pitié. »

Le journal socialiste de Milan avait intitulé un article : « *Le suicide d'une intelligence* ». Et il concluait :

« Gemelli retourne au catholicisme. Mais y restera-t-il ? C'est sur ce point que l'équilibre instable de sa mentalité permet de nourrir de graves doutes. »

La famille du jeune converti n'hésitait pas à réclamer l'intervention de deux aliénistes, qui se présentèrent un jour au couvent. Gemelli fut demandé sous prétexte de saluer son père. Quand il fut là, on se jeta sur lui pour le faire monter de force dans une voiture. Mais il se débattit si bien qu'il fallut le laisser libre. Les journaux anticléricaux parlèrent alors de « séquestration ». Il répliqua vertement par une lettre publique dans l'*Osservatore cattolico* de Milan.

Durant son noviciat, et sur sa demande, on ne lui épargna aucune expérience humiliante, comme de nettoyer les lampes, ou de fabriquer des chapelets. Mais dès cette époque de grands desseins hantaient son esprit. En 1907, chargé par ses supérieurs de faire un discours il prit pour thème : « *Pourquoi les catholiques italiens doivent avoir une Université à eux !* » Et ce sera en effet plus tard l'œuvre de sa vie.

Ses supérieurs comprirent fort bien sa pensée, car il lui fut possible de visiter les plus célèbres Universités du temps : Bonn, Amsterdam, Francfort, Vienne, Mannheim, Paris, Louvain. Ce fut sur ces entrefaites qu'il eut à livrer une mémorable bataille, qu'il devait raconter plus tard, dans sa revue *Vita e Pensiero*, de février 1958.

« L'année 1909, écrira-t-il, restera mémorable dans l'histoire d'Italie par la campagne qui fut engagée contre les catholiques, au sujet du caractère divin des faits de la Grotte de Massabielle. Dans cette campagne furent formulées les attaques les plus graves contre les catholiques, contre le sanctuaire de Lourdes, contre les prêtres, contre la hiérarchie ecclésiastique... De très nombreux évêques m'invitèrent dans leurs diocèses pour combattre de tels blasphèmes. »

Parmi ces diocèses se trouvait celui de Forli. Il y fit une conférence que les socialistes s'efforcèrent de troubler. A leur tête se trouvait Mussolini, jeune encore et ardent socialiste ! A Milan, un groupe de médecins déclara

« qu'il n'était pas moral qu'un médecin pût circuler en Italie en affirmant que non seulement la science n'a rien à dire contre les guérisons miraculeuses, mais qu'elle prête son concours pour la constatation des faits. — Il n'est pas moral que les catholiques abusent

de la science et la fassent servir à leurs buts confessionnels et à tous leurs intérêts économiques. »

« Dans les premiers jours de novembre, poursuit le Père, je reçus une lettre du Président de l'Association Sanitaire milanaise, le Dr G. Forlanini — frère du célèbre phtisiologue — qui m'informait qu'un groupe de médecins avait écrit à la Présidence pour m'inviter à reproduire devant les collègues de l'Assistance Sanitaire la conférence que j'avais faite à l'église San Fedele, sur les miracles de Lourdes. »

Le P. Gemelli avait accepté le défi. La conférence dura deux heures. Le lendemain, 17 médecins avaient demandé à la réfuter. Gemelli répondit à tous, en un discours de 2 h. et demie. Sa parole d'abord étouffée par les rumeurs, souleva bientôt l'admiration unanime et se perdit à la fin dans les applaudissements. Ce fut un vrai triomphe. Un journal, nullement favorable à la religion, intitula son compte rendu : « *Daniel dans la fosse aux lions* ». Et l'article disait :

« A ma grande surprise, j'ai trouvé les positions renversées : je croyais entendre un Gemelli dogmatique et je me suis trouvé en face d'un orateur calme, logique, conséquent, qui s'en tenait toujours aux faits, aux dates, aux certificats médicaux. Je croyais entendre chez les médecins présents le langage tranquille et irréfutable de la science de la nature, et je les ai trouvés tous dogmatiques ! »

C'est en cette même année 1909, que Frère Agostino Gemelli fonda la revue : *Rivista di filosofia neoscolastica*, dans des conditions peu banales.

Il avait assisté à un Congrès de la « Société philosophique » et s'y était fait siffler par les opposants modernistes et positivistes. Les journaux en avaient parlé. Le pape — c'était alors saint Pie X — fit venir le Frère pour en avoir un compte rendu fidèle.

« A la fin de cette paternelle et inoubliable audience, raconte le P. Gemelli, je lui exposai mon projet de fonder une revue de philosophie pour défendre et promouvoir les études de Scolastique en Italie. Le pape, avec son accent vénitien caractérisé et aussi son sens pratique, me dit :

— « Et des *bezzi* — ancienne monnaie vénitienne — vous en avez ? Vous autres philosophes, vous êtes gueux comme des rats d'église ! — *Siete poveri in canna !*

— Je lui répondis qu'en pauvre frère franciscain, j'avais l'intention de tendre la main pour trouver l'argent nécessaire.

— Souriant alors de ce paternel sourire que j'ai vu bien des fois illuminer son visage si saint, il me dit :

— « C'est encore un aimable moyen de demander de l'argent au pape ! Mais Nous le donnons bien volontiers. »

— Et séance tenante, prenant une cassette en face de lui, il se mit à me donner des billets de mille un à un. Puis soudain, il ferma la cassette en disant :

— « En bon *frate* que tu es, tu me prendrais tout ce que j'ai ! Mais j'en ai d'autres à secourir !

— « J'étais à ses côtés, en silence et profondément ému ! »

En 1909 donc il lance la *Rivista* projetée. L'année suivante, en collaboration avec le Dr Brass, il publie un livre retentissant, sur les falsifications de Hæckel : *L'Origine de l'Homme et les falsifications de E. Hæckel* (Florence, 1910). Il publie aussi : *La lutte contre Lourdes*, Florence, 1911. A cette date, il obtient son doctorat en philosophie de Louvain. En 1914, il est reçu *libero-docente* de psychologie expérimentale de l'Université de Turin. La même année, il lance la revue *Vita e Pensiero*, avec un article significatif : *Médiévalisme.*

La Guerre éclate. Il est mobilisé comme médecin, puis comme aumônier. Il fonde le premier hôpital psychiatrique de guerre, puis le Laboratoire de psychophysiologie pour la sélection des aviateurs. Il a, à la fin, le grade de colonel. Ses initiatives sont imitées par les Alliés. En 1917, il prend la tête d'un mouvement pour la consécration des soldats au Sacré-Cœur.

Mais ce sera après la guerre qu'il donnera son maximum, par la création de cette Université qu'il méditait depuis 1907. Dès 1919, il crée un Comité promoteur. Mais il a toutes les difficultés possibles à surmonter. Le pape l'encourage, le cardinal Ferrari, de Milan, est à ses côtés. Le 9 février 1921, sept jours après la mort du cardinal, Benoît XV bénit l'entreprise. L'Université est inaugurée le 7 décembre 1921. La reconnaissance juridique par l'Etat italien aura lieu le 2 octobre 1924, avec tous les droits et privilèges des Universités officielles. On lui doit encore — car il fut littéralement infatigable — les fondations suivantes : *Institut supérieur de Magistère de Marie-Immaculée* (pour la maîtrise dans l'enseignement secondaire et primaire), — *L'Institut apostolique du Sacré-Cœur* (1926) ; — des Collèges universitaires (1933) ; — une *Faculté d'Agriculture* à Plaisance (1949) ; — un centre de culture Marie-Immaculée (1954) ; — une Faculté de mathématiques (1955).

Ces dernières dates sont d'autant plus remarquables que le P. Gemelli, à la suite d'un accident de route survenu en 1940, était à demi paralysé, ce qui n'avait pas suspendu ses étonnantes activités, bien qu'il fût nécessaire désormais de le conduire dans une voiturette. Il restait recteur de son Université, chef assidu de laboratoire, consulteur de la S. C. des Séminaires et Universités, et de la S. C. des Sacrements, Assistant ecclésiastique de l'Institut des Missionnaires de la Royauté de Jésus-Christ. Depuis 1936, il était en outre Président de l'Académie pontificale des Sciences.

La liste de ses ouvrages et de ses articles de revue serait immense. Signalons seulement l'ouvrage : *Psychologie. De l'Enfant à l'Homme*, traduit en français par Jeanne-M. Jaur (Paris, 1950). Une synthèse des doctrines du P. Gemelli a paru à Milan, en 1952, sous le titre *Introduzione alla psicologia* (490 pages).

Ne terminons pas cette trop courte notice sans rappeler l'une des plus grandes émotions que le R. P. Gemelli ait éprouvé au cours de sa longue vie. C'était au jour même de l'inauguration officielle de l'Université du Sacré-Cœur, le 7 décembre 1921. Mgr Olgiati rapporte à ce sujet :

« Son père, qui depuis environ 40 ans ne s'approchait plus des sacrements, la veille, touché de la grâce, s'était rendu à la Cathédrale auprès du Pénitencier d'alors, le regretté Mgr Gorla. Il s'était confessé. Et ce matin-là, il était venu à l'Université. Il s'était caché dans la foule et puis s'était approché de la Table de communion. C'était pour lui aussi une première Messe. Il n'avait pas assisté à celle de son fils jadis. Mais

cette fois il était là. Et il voulut être le premier à recevoir Jésus des mains de son fils. Quand celui-ci, pour procéder à la communion, se retourna, après avoir dit : *Corpus Domini nostri Jesu Christi*, il reconnut son père. Il fondit en larmes. Et il pleura jusqu'à la fin de la messe, après cette communion !... »

Le R. P. Gemelli ne fut pas seulement une magnifique intelligence, mais par dessus tout un grand cœur : tous l'appelaient : *il Padre !* Rien de plus beau !

IX

Le Nautilus sous le pôle nord

C'est exactement le 3 août 1958 que le premier sous-marin atomique, le *Nautilus,* réussit à passer sous le pôle nord et à unir le Pacifique à l'Atlantique par une route nouvelle. Le navire était commandé par le commandant W. Anderson, qui a écrit, avec Clay Blair, un livre intitulé *Nautilus 90° Nord* (Arthaud), dont le n° 153 de la revue *Historia* nous donne un abrégé.

Le samedi 2 août, le *Nautilus* navigue à pleine vitesse, par 120 mètres de fond. Il a pénétré sous la banquise, formant une voûte de glace incroyablement rugueuse de 25 mètres de tirant d'eau. Les marins sont 116. A bord l'excitation est à son comble. Le maître - mécanicien, traduisant l'impatience générale, demande si on lui permet « d'appuyer sur le champignon », car, dit-il, « il sent l'écurie ». Le commandant l'autorise à passer de 18 à 20 nœuds.

« C'est comme ça que je comprends une exploration, déclare un infirmier de première classe, en fumant sa pipe devant une tasse de café. — Monter, descendre, filer ses vingt nœuds, respirer le bon air du matin au soir, être bien chauffé, bien nourri et en sécurité : parlez-moi de ça ! Mais traverser des champs de glace pour gagner le pôle, comme Peary, très peu pour moi !... »

Ce qui permettra au *Nautilus* d'accomplir son exploit, c'est qu'il est tout farci d'instruments perfectionnés et d'officiers spécialisés pour les utiliser. Avec le *bathymètre,* on mesure constamment les variations de profondeur de la mer, et on peut sommairement dessiner le profil des fonds, constater qu'il y existe de véritables chaînes de montagnes, avec des vallées et des sommets, des pics réduisant parfois la profondeur sous le navire de 2.100 brasses à moins de 500. Il y a donc des montagnes hautes de plusieurs milliers de mètres. Un infirmier est chargé constamment d'analyser l'air dans le navire. Les régénérateurs fonctionnent régulièrement. Le pourcentage des gaz nocifs se maintient à un niveau très supérieur à la cote d'alarme. Les hommes, à chaque changement de quart, s'interrogent et s'émerveillent du chemin parcouru. Ils se groupent autour des instruments qui tracent la route mille par mille, ou devant l'écran de télévision qui fait voir la voûte glaciaire, semblable à un nuage translucide.

« Rares sont ceux qui peuvent trouver le sommeil, mais nombreux ceux qui prient : leurs prières semblent maintenant bien près d'être exaucées ! »

Le commandant, plus obsédé que nul autre, erre à travers le bâtiment, prête l'oreille aux réflexions des uns et des autres, surveillant tantôt les instruments, tantôt le moral de ses hommes. Dans la chambre des torpilles, un marin libère de l'oxygène à intervalles réguliers, pour régénérer l'air. Un autre est prêt à charger tous les tubes lance-torpilles, si cela devenait nécessaire pour crever la glace. Mais tout marche à souhait, sans à-coups, sans arrêt.

Le 3 août, peu après minuit, le navire franchit le 84°. On est dans une zone où le compas magnétique est sérieusement perturbé. Le compas gyroscopique auxiliaire est réglé pour diriger le navire, au moment où cessant d'aller au nord, il ira vers le sud, tout en poursuivant sa route tout droit. Pour ne pas dérégler les compas, tous les changements de cap ou de vitesse s'effectuent avec une extrême lenteur. A 10 h. du matin, on franchit le 87° Un record de l'année précédente, établi par le *Nautilus,* est battu ainsi. Encore deux heures et on sera au pôle nord. L'heure, pour tous, est presque solennelle :

« En compagnie de l'officier de navigation, Shep Jenks et de son adjoint, écrit Anderson, je m'installe au poste de contrôle. Penchés sur les cartes et les compas, nous corrigeons le cap en fonction des indications fournies par les instruments. »

Le compteur de vitesse indique 20 nœuds. L'indicateur de profondeur, 130 mètres. Le « sonar » révèle une épaisseur de glace variable, entre 2 et 24 mètres. Le voyage a déjà duré 62 heures, sans qu'on ait pu faire le point aux étoiles. On navigue « à l'estime », en calculant toutes les demi-heures, d'après la vitesse marquée par les instruments, le trajet effectué et la position probable. Seul, le « navigateur à inertie » dira le point précis du franchissement du pôle. Son opérateur, Tom Curtis, se penche sur ses cadrans. A un mille du but, Shep Jenks reçoit l'ordre d'avertir quand la distance ne sera plus que de quatre dixièmes de mille — environ 741 mètres. Les hommes se rassemblent, le moment approche. Shep Jenks fait un signe. Le commandant s'empare du micro :

— « A tous, s'écrie-t-il. Ici, le commandant... Dans quelques instants, le *Nautilus* aura réalisé un vieux rêve de l'humanité : atteindre le pôle Nord par voie de mer. Avec l'aide de Dieu, en moins de deux jours, nous terminerons ensuite une performance plus importante encore : relier, par le pôle, le Pacifique à l'Atlantique. Quelques instants nous séparent du but. Je vous demande le silence. Remercions Dieu de sa protection durant cette croisière. Puisse-t-il maintenir une paix durable ! Rendons également hommage à tous ceux, vainqueurs ou vaincus, qui nous ont précédés ! »

Silence profond ! Un seul bruit, le tic-tac rapide des « sonars » qui surveillent le fond, la glace et l'eau sombre.

— « Garde à vous, reprend le commandant. — Dix... huit, six, quatre, trois, deux, un, zéro ! 3 août 1958, 14 h. 15 : pour les Etats-Unis, la U.S. Navy et le pôle Nord : hip, hip, hip ! »

Et les hourrahs ébranlent le mess de l'équipage.

Le commandant jette un coup d'œil à Tom Curtis qui déclare :

« Le *navigateur à inertie* est formel : nous venons de défiler juste à l'aplomb du pôle Nord ! »

Et il ajoute, triomphant :

— « En plein dans le mille ! »

C'est merveilleux en effet. Une nouvelle route est ouverte : un gain de 13 jours entre le Japon et l'Europe, une économie de distance égale à 4.900 milles. Les marins du *Nautilus* ont aussi l'impression — car l'esprit de compétition ne perd jamais ses droits — qu'ils viennent de surclasser les Spoutniks russes !

Rapidement, Anderson prend quelques notes :

« Température de l'eau, 0° Centigrade ; profondeur, 4.500 mètres, — soit 420 de plus que celle indiquée par le Russe Ivan Papanine, qui, avec son avion, atteignit le voisinage du pôle, en 1937. (En 1909, Peary avait trouvé une profondeur « supérieure à 3000 mètres »).

Au pôle proprement dit l'épaisseur de la banquise était de 9 mètres.

Au mess de l'équipage, se déroule une petite fête. Le commandant rédige un message au Président Eisenhower :

« ...Je vous prie, M. le Président, d'accepter cette lettre comme un souvenir : souvenir d'un voyage dont l'importance pour les Etats-Unis est essentielle. »

On découpe alors un gâteau fabriqué tout exprès : « Pôle Nord », et on le distribue en grande cérémonie. Au cours de cette « fête polaire », onze marins, ayant subi les épreuves d'aptitude, sont reçus « sous-mariniers nucléaires ».

Enfin, il reste à accomplir la mission principale de l'expédition : relier le Pacifique à l'Atlantique. Il faut pour cela continuer à aller tout droit, et à savoir qu'on va vers le sud, alors que, pour l'instant et encore quelque temps, le compas auxiliaire indique le nord. Les hommes de barre se plaignent qu'il soit nécessaire de tenir le cap au sud avec un compas qui obstinément indique le nord.

On file à plus de vingt nœuds. Le 4 août, à 7 heures, on se trouve déjà à 240 milles du pôle. Le commandant demande à l'officier de navigation de mettre le cap sur un point précis entre le Groenland et le Spitzberg. Naturellement, on ne peut le faire qu' « à l'estime ». Le soir, on a l'impression d'être dans une zone déjà visitée en 1957. Le 5 août, l'officier de quart annonce qu'on vient de passer sous une étendue d'eau bleue et claire. Le commandant donne l'ordre de faire surface. Là, les officiers de quart feront le point sur le soleil. On contourne une banquise, on aperçoit un phoque qui paresse au soleil. Au bout d'une heure, l'officier de quart annonce la position ! Triomphe ! On se trouve au nord-est du Groenland.

« Après un voyage de 1830 milles, en 96 heures de navigation sous la glace, nous sommes seulement à quelques milles — moins d'une dizaine — de la position estimée. Cette précision est stupéfiante et l'exploit remarquable. A mon tour, je prononce le mot « Sensass... ! » (c'est-à-dire : sensationnel !) que l'on entend si souvent sur le *Nautilus*... »

Le 7 août, à l'aube, un hélicoptère vient prendre le commandant pour faire son rapport au Président Eisenhower. On lui remet, sans retard, le message suivant, qu'il transmet à ses hommes :

« Aux officiers et à l'équipage du *Nautilus*. — Bien joué. — Félicitations pour votre magnifique exploit. Dwight D. Eisenhower. »

A peine dans l'avion qui va l'emporter à Washington, Anderson sombre, pour la première fois depuis six jours, dans un sommeil réparateur. Et désormais, dans toute l'Amérique, c'est la grande fierté d'une réussite sans précédent.

X

En Asie avant Marco Polo

Maintenant que tous les points du globe sont, en quelque sorte à portée de la main et que par la radio les hommes de tous les pays sont à même de communiquer entre eux, instantanément, on est curieux de savoir ce qu'étaient les relations humaines entre l'Asie et l'Europe, il y a moins de mille ans.

Dans *La Revue des deux-mondes* des 15 juillet et 1er août, A. t'Serstevens nous expose ce qu'était *La Géographie de l'Asie avant Marco Polo*.

Marco Polo lance son ouvrage à l'extrême fin du XIIIe siècle. Il fait sensation. C'est une révélation pour les Occidentaux. Toutes les cartes, tous les exposés géographiques auparavant ignoraient la Chine et l'Asie du nord. C'était *Terra incognita*, ou encore terre des anthropophages, terre des « barbares ». Et voici que Marco Polo révélait un empire puissamment organisé, civilisé, d'une richesse inouïe, au point qu'on donne au voyageur, dans son pays, le surnom de *Messer Millione*.

Même si on le taxait d'exagération, nul ne doutait qu'il eût été le premier à découvrir *Cathay* et l'Asie centrale. Cette idée s'est propagée jusqu'à nos jours. Et cependant, elle est fausse.

« Il s'en faut de beaucoup que Marco Polo ait été le premier à parcourir l'Asie centrale et la Chine. »

On peut dire qu'avant lui, depuis plus de 15 siècles, il existait trois ou quatre pistes parcourues par des milliers de caravaniers grecs, romains, byzantins, gênois et vénitiens, par des milliers de prêtres de l'arianisme et du nestorianisme. Les Juifs eux-mêmes avaient créé des communautés de leur religion en Chine, et il en est qui y ont subsisté jusqu'en notre temps.

De fait, ce ne sont pas des missions officielles qui, à aucune époque, ont fait les plus importantes découvertes géographiques, mais bien des négociants, des propagandistes, des conquérants. Marco Polo ne fut que l'un d'eux. Il a eu la chance de confier ses souvenirs à un écrivain de métier, Rusta de Pise, d'avoir des loisirs forcés dans une prison, et d'alerter ainsi le monde occidental, alors que les routes conduisant en Asie étaient jusque-là tenues secrètes par ceux qui les parcouraient, parce que les bénéfices même de leur métier exigeaient ce secret.

« C'est ainsi que, plus tard, les Dieppois, qui allaient pêcher la morue sur les côtes du Labrador, bien avant le voyage de Colomb, se sont gardés d'informer de cette découvre — celle du continent américain — les armateurs et les pêcheurs des autres ports, même normands. Publier ses sources de richesse équivaudrait à désigner l'endroit où l'on a enterré son magot. »

Après cette remarque importante et juste, l'auteur de cette étude signale les écrivains de l'antiquité classique dont les ouvrages ont jalonné la connaissance progressive de l'Orient par l'Occident:

Hérodote, au ve siècle av. J.-C., qui nous mène jusque chez les Agrippiens, qui sont les Mongols occidentaux, — les récits de conquêtes d'Alexandre, jusqu'à l'Inde, — Eratosthène (275-195 av. J.-C.) que nous connaissons par Strabon, — Hipparque (190 - 125 av. J.-C.), — Strabon enfin (58 av. - 25 ap. J.-C.), qui ne fait que résumer Eratosthène. Evidemment la connaissance que tous ces auteurs ont de l'Asie est partielle et déformée, mais ils sont loin d'une totale ignorance. Marin de Tyr (fin du Ier siècle ap. J.-C.) et Ptolémée, son plus illustre continuateur, ont fait de grands progrès, au moyen des renseignements qu'ils ont pu obtenir de marchands grec dont au moins un nom est par eux venu jusqu'à nous : Maès Titianos, négociant macédonien, dont les commis avaient fait plusieurs fois le trajet de la côte méditerranéenne à Sera-Metropolis, la capitale des Sères, l'actuelle Singan, dans le Chensi.

Nous sommes donc certains que les caravanes de marchands grecs, parties des colonies grecques de la mer Noire et du delta du Don, suivaient une piste du nord vers la Chine. Au temps de l'empire romain, les trafiquants adoptèrent une route plus au sud appelée « Route de la Soie ». Il est très difficile de la reconstituer sur la carte, surtout parce que les noms de villes ont changé très souvent, comme ils le font encore en notre temps où par exemple Stalingrad a remplacé Tsaritsin et Leningrad, Saint-Pétersbourg. En Chine, ces changements de noms ont constamment existé. Pékin s'appelait Ki au XIIIe siècle avant notre ère, et plus tard, successivement, Yen, Yeou-tchéou, Yen-King, Tchoungtou, Taïtou, Pepingfou, et seulement au XVe siècle, Péking. D'autres noms de grandes villes chinoises ont changé au moins dix fois. On a pu cependant, en raison surtout des fleuves traversés et des montagnes franchies, établir le parcours de la « Route de la Soie », et constater que le tracé des routes modernes suit généralement de près le tracé des pistes anciennes, tout simplement parce que la configuration du sol l'impose. Il est permis en un sens de parler d'une « immutabilité de la route ». Cela est frappant en Italie pour les parcours si connus : Via Flaminia, Appia, Emilia, Clodia, Cassia, Valeria, Latina. Mais c'est encore plus vrai en Chine, pays de l'immobilisme. C'est donc en se servant des cartes routières actuelles qu'on a le plus de chances de reconstituer les antiques itinéraires caravaniers.

Un point à noter, dans cette connaissance de l'Extrême-Orient par l'Occident, c'est qu'elle eut ses alternatives, comme le reste des sciences humaines. La géographie du Moyen Age est en nette régression sur celle des Anciens et très inférieure à celle des Arabes. Le seul ouvrage géographique commenté par les maîtres devant leurs écoliers, dans tout le Moyen Age, était un petit traité du VIIe siècle, rédigé par Martianus Capella — qu'il convient toutefois, quoi qu'en dire notre auteur, ici, de situer au début du ve siècle. Or, Martianus Capella ne donnait que l'essentiel du *Polyhistor* de Solinus (vers l'an 230), lequel résumait lui-même Pline l'Ancien, savant de cabinet très attentif certes, mais nullement voyageur personnellement. De résumé en résumé, on n'avait donc cessé de rétrograder en la matière. Aussi les cartes du Moyen Age sont-elles informes et illisibles souvent pour nous. Même les voyages étonnants accomplis par Jean de Plan-Carpin et Guillaume de Rubruk, n'avaient pas eu d'action sur la géographie du temps. Ils se référaient, d'ailleurs, aux connaissances d'Isidore de Séville, mort en 636, tout en rectifiant les erreurs qu'ils avaient constatées par eux-mêmes dans ses affirmations. Pourtant, le célèbre Vincent de Beauvais, mort en 1264, au 32e livre de son *Speculum historiale,* avait fait une large place au voyage de Jean de Plan-Carpin, ce qui n'empêcha pas Marco Polo de tout ignorer à ce sujet. Et ce qui est plus fort, les cartographes, géographes, cosmographes entre le XIIIe et le XVe siècle n'ont tenu aucun compte des découvertes accomplies par les deux frères franciscains, ni des données admises par Vincent de Beauvais.

« Rien, absolument rien, conclut notre auteur, n'en a été inséré dans les géographies des trois siècles suivants, ni porté sur aucune carte de la même époque.

« Je ne connais pas d'exemple plus frappant du dogmatisme étroit des géographes médiévaux. Les plus saisissantes révélations ne pouvaient ébranler leur foi dans une Antiquité qu'ils connaissaient mal, ni leur fétichisme envers les traditions séculaires établies par la Bible. »

XI
Deux styles différents

En feuilletant les derniers numéros de la *National Review* qu'un très aimable lecteur a bien voulu, de nouveau, me communiquer, j'y trouve, parmi bien d'autres choses que je ne puis relever faute d'espace, un parallèle curieux entre Staline et Krouchtchew. Cela est intitulé : *Le Plan de Krouchtchew sur l'Allemagne,* et signé James Burnham, au 28 mars 1959[1].

Staline, observe Burnham, concluait son livre : *Les Fondements du Léninisme* par un chapitre concernant « le style de travail » du bolchévisme. Mais nous pouvons noter, après lui, qu'il existe des « styles » de travail différents chez les grands maîtres du bolchévisme. C'est ainsi que Nikita Krouchtchew, s'il appartient bien à la même école que Staline, a un « style » tout différent. Staline était lent à fixer son esprit sur un dessein donné. Il n'entrait jamais en action ouvertement sans avoir un but précis et sans avoir, à grand effort, achevé ses préparatifs. Il se mettait alors en mouvement, avec une rigueur impénétrable et inexorable. Il ne faisait pas de déclarations publiques, ne parlait à peu près jamais de ce qu'il ferait dans l'avenir immédiat ou lointain. Il lui est arrivé de rester six mois et plus sans émettre le moindre commentaire sur les événements internationaux.

La méthode de son disciple, Krouchtchew tranche prodigieusement sur la sienne. Il passe rarement un jour, sans se livrer à quelque manifestation verbale, prêt à parler n'importe quand, sur n'importe quoi, en n'importe quel lieu. Il ne cherche

[1] Il est à remarquer que James Burnham, dans la *National Review* est chargé d'une rubrique perpétuelle qui a pour titre peu engageant: *La Troisième Guerre mondiale.* Il est donc à l'affût de tous les incidents qui peuvent conduire à cette fameuse *Troisième Guerre.*

pas à se rappeler ce qu'il a dit la semaine précédente. Cela ne veut pas dire qu'il n'a pas son plan, son but final, tout comme Staline. Mais son plan ne semble pas tout fixé comme fut celui de Staline. Il y laisse une place pour l'improvisation, et les adaptations ultérieures. Ce qu'il dit n'a pas toujours la même importance, à ses yeux. Il parle souvent, pour tâter le terrain, pour le plaisir de faire grouiller les fourmillières mondiales qu'il tisonne. Il règlera son action future sur le remue-ménage qu'il aura causé.

Son attitude à l'égard de Staline, du culte de la personnalité, de Tito, et de bien d'autres choses, a été changeante et incertaine. Il lance des menaces, mais ne bouge pas toujours. Il n'a pas bougé quand la flotte américaine est entrée en action, en faveur de Quemoy, dans le Détroit de Formose, pas davantage, quand les Américains débarquèrent au Liban. Actuellement, c'est autour de Berlin que les puissances discutent. M. K. a beaucoup menacé. Il le fait encore. Sa méthode est-elle, ou non, plus dangereuse que celle de Staline ?... Il reste cependant qu'il est comme un bretteur des temps anciens qui ne parlait jamais sans avoir la main sur la garde de son épée. Le pouvoir qu'il a concentré entre ses mains est formidable, et il ne fait rien pour que l'on puisse avoir tant de confiance en lui qu'il soit hors de question qu'il s'en serve jamais pour la ruine du genre humain. Staline était un volcan intermittent ; Krouchtchew est un volcan toujours en activité. Mais un volcan n'est jamais de tout repos.

XII
Les chats dans l'histoire

C'est Marguerite-Yerta Méléra qui, dans le *Miroir de l'Histoire* d'août 1959, essaie de nous dire ce qu'on sait de l'histoire des chats. A la vérité, peu de chose. Nos chats actuels ne viennent sans doute pas des chats existant encore çà et là en Occident, à l'état sauvage. Il est plus probable que nous les avons reçus d'Egypte, qui, elle-même les tenait de Nubie. Mais l'ancienne Egypte en fit des dieux, ce qui était sûrement très exagéré, en dépit du mystère dont ce charmant animal s'entoure. Il y avait des chats dans tous les temples égyptiens. Ils avaient leurs cimetières et on les momifiait, après leur mort, comme des êtres humains. Lors des fouilles aux environs de Thèbes et de Memphis, on put transporter à Londres près de 180.000 momies de chats. Les momies les plus anciennes offrent encore les caractères du chat sauvage de Libye. Diodore de Sicile, dans sa *Bibliothèque historique*, déclare :

> « Celui qui tue un chat en Egypte est voué à la mort ; qu'il ait commis le crime volontairement ou non, le peuple s'amasse et le tue. Un malheureux Romain qui avait tué un chat ne put être sauvé ni par le roi d'Egypte, Ptolémée, ni par la crainte que devait inspirer Rome. »

On assure que les Perses, sous Cyrus, voulant s'emparer de l'Egypte, livrèrent bataille, en 525 av. J.-C., en faisant porter des chats par les soldats de la première ligne, si bien que les Egyptiens aimèrent mieux se faire battre que de risquer de tuer un de leurs dieux en combattant contre les porteurs de chats. Ainsi fut prise la ville de Péluse, sur les ruines de laquelle est bâti Port-Saïd.

Il paraît que les chats demeurèrent longtemps la spécialité des Egyptiens. Ni l'ancienne Grèce, ni l'Italie primitive ne les connurent. Ce fut seulement au temps de Périclès (que l'auteur de notre article situe indûment « au dernier siècle avant notrère ère », mais qui vivait au v^e^ siècle av. J.-C.), que, par l'Asie mineure, le chat pénétra en Grèce, d'où il se propagea lentement, en Italie et dans tout l'Occident.

Les Arabes possédaient des chats et on nous informe que Mahomet avait une chatte, appelée Muezza, dont il était féru. Comme, un jour, elle dormait sur le large pan de sa manche, il préféra couper sa manche plutôt que de la réveiller ! La tradition va plus loin encore : « Il lui conféra, pour elle et pour toute sa race, le privilège de toujours retomber sur ses pieds. » Il est vrai que la descendance de Muezza n'est pas la seule à jouir de cet avantage !

En Gaule, les chats sont connus au moins depuis le IV^e^ siècle. C'est à partir du X^e^ siècle que le chat est mentionné dans les auteurs. Dans le *Roman du Renart*, du XII^e^ siècle, le chat joue son rôle sous le nom de Tybert, et il n'est pas moins malin que Renart lui-même. A cette époque, le chat est mentionné dans les inventaires. En Angleterre, la valeur d'un chat se révèle par les amendes infligées à ceux qui « tourmentent, blessent ou tuent cet animal ». Amende de 4 pence pour un chaton, et du double, quand il a pris sa première souris.

Au XVI^e^ siècle se déchaîne une querelle au sujet du chat. Ambroise Paré voit en lui la source de tous les maux. Tout est venimeux chez lui : haleine, poil, cervelle. Il semble bien qu'il existe des personnes « allergiques » aux chats. Ronsard était du nombre. Les Valois, aussi. De nos jours, lord Roberts, le vainqueur du Transvaal, ne pouvait toucher à aucun mets, s'il sentait un chat aux alentours ! Un très grand homme, Richelieu, n'avait pas moins de 17 chats, et dans le nombre : Lucifer, Pyrame et Thisbé, Gazette, Racan et Perruque, etc. Deux serviteurs, Abel et Teyssadier, étaient chargés du bien-être de ces chats. Le froid Colbert lui-même fut ami des chats. C'est lui qui décréta que tout navire français aurait deux chats.

En sens inverse, Buffon a dit beaucoup de mal des chats dans son *Histoire naturelle*. Jean-Jacques Rousseau préférait le chat au chien, comme plus ami de l'indépendance, et Jean-Baptiste Sap partageait ce sentiment. Voltaire détestait les chats, parce qu'aucune constellation au ciel ne portait leur nom ! Moncrif publia, de son temps, un livre « *Les Chats* », à la gloire de cette race. On le surnomma Mongriffe, et les malins miaulaient sur son passage.

Plus près de nous, parmi les grands amis des chats, nommons encore Chateaubriand, Théophile Gautier, Balzac, Rimbaud, Pierre Loti, Barbey d'Aurevilly François Coppée, Lénine, Churchill. Et terminons par cette boutade de Raymond Poincaré, déclarant que « son chat était aussi intelligent que n'importe quel homme ! »

XIII
Le Tchad

La revue *Vivante Afrique*, toujours si brillamment illustrée, en noir et en couleurs, consacre son numéro de juin-juillet 1959, au Tchad. Nous ne pouvons pas le résumer ici en toutes ses parties. En voici du moins quelques aperçus. En premier lieu, c'est Mgr P. Dalmais, S. J., évêque de Fort-Lamy, qui nous présente le pays sous ce titre : *Le Tchad, Mission stratégique.*

Le Tchad, un immense pays, plus de deux fois grand comme la France, exactement 1.284.000 km², avec une population de 2.576.000 habitants en 1958, ce qui représente une moyenne de 2,01 au km², mais très variable, car dans le nord, tout à fait désertique, la densité est de 0,07 au km², alors que dans le sud, elle atteint 10,13. La présence européenne est de peu antérieure à 1900. L'Eglise catholique souffre là-bas d'un décalage de retard par rapport aux missions protestantes. Dès 1920, les protestants s'installaient à Léré et ce ne fut qu'en 1929 que la première mission catholique put s'établir dans le sud animiste.

A Fort-Lamy, qui est la capitale, les protestants sont arrivés en 1926, et les catholiques seulement en 1946. Par contre, l'Islam avait pénétré au Tchad au moins en certaines régions, depuis plusieurs siècles. Et là encore, l'Administration a commis une erreur des plus graves. Elle a pendant longtemps réservé ses faveurs aux chefs musulmaans, et elle a considéré le Tchad comme terre d'Islam, dans laquelle le christianisme n'avait rien à faire. « Cette mentalité semble avoir disparu », dit notre article, et c'est fort heureux. Un des faits les plus frappants de notre temps est le réveil de l'Islam et son hostilité aux pays chrétiens, qu'ils soient chrétiens de nom ou de fait. L'Islam conserve au Tchad un prestige surtout sur les masses.

« Dans l'état actuel des choses, reconnaît Mgr Dalmais, un musulman, même islamisé de fraîche date, ne vient jamais au christianisme. »

On se souvient des constatations d'un Charles de Foucauld, sur le même point.

La situation numérique actuelle, au point de vue religieux, est la suivante : sur 2.600.000 habitants, en chiffres ronds, on compte : 1.400.000 musulmans — plus de la moitié — 1.050.000 animistes ou païens, — 100.000 catholiques, — 50.000 protestants.

L'Eglise catholique compte là-bas deux diocèses et une préfecture apostolique. Le diocèse de Fort-Lamy, confié aux jésuites, a 11.993 baptisés, et 8.707 catéchumènes, contre 12.195 protestants, mais les uns et les autres sont noyés dans 1.361.000 musulmans. Le diocèse de Moundou, plus au sud, est aux mains des capucins. Il compte 60.000 catholiques, dont 28.730 catéchumènes. Les musulmans y sont en minorité et les protestants aussi. Mais il reste environ 400.000 animistes. Enfin, la préfecture apostolique de Pala, confiée aux Oblats, n'a encore que 1.956 baptisés avec, il est vrai, 10.799 catéchumènes, contre 9.500 protestants, 26.200 musulmans et près de 300.000 animistes.

Il est incontestable que l'arrivée des catholiques, avec vingt ans de retard, a causé un tort sérieux à l'Eglise. Dans beaucoup de villages, de vieux protestants déclarent qu'ils se seraient faits catholiques, si les Pères étaient venus les premiers. Maintenant, il leur semble que c'est trop tard pour changer de religion. De fait, l'élite sociale et religieuse du pays, est en majorité protestante. Si cette constatation est en voie de modification à notre profit, elle demeure valable, en 1959. La plupart des maîtres de l'enseignement primaire sont protestants. Les missionnaires protestants ont cependant moins d'activités sociales que les catholiques. En 1958, ils n'avaient que 2 écoles reconnues, alors que les catholiques en avaient 24. Par contre, leurs dispensaires sont plus nombreux et souvent mieux équipés que les nôtres. L'arrivée des religieuses infirmières catholiques et leur entrée dans les hôpitaux et dispensaires officiels est en train d'inverser les choses.

« Au total, l'écart entre le nombre des évolués protestants et catholiques diminue ; mais les protestants gardent une certaine avance et, du fait de l'évolution politique, disposent de personnalités plus nombreuses, pour prendre part aux affaires publiques. »

En revanche, les Missions catholiques ont davantage la main sur les masses et sur la jeunesse. Les protestants progressent moins vite en raison même de leurs méthodes d'apostolat. Ils font appel au libre examen, qui exige la lecture de la Bible. Ils obtiennent de la sorte des cadres mieux formés, plus nombreux, mais ils touchent moins la masse. Ne faisant pas appel à une formation individuelle aussi poussée, se trouvant plus au contact de la masse, le catholicisme a gagné en nombre.

« S'il réussit à maintenir l'attraction qu'il exerce actuellement sur la jeunesse, il a pour lui l'avenir. »

A Fort-Lamy et à Fort-Archambault, qui sont les deux villes principales, les Missions catholiques ont une activité intense, qui se traduit par des patronages, mouvements sportifs, bibliothèques d'écoliers, scouts, Cœurs vaillants, etc. Un peu partout, ce sont les écoliers qui sont les apôtres les plus dynamiques des jeunes chrétientés. A Fort-Lamy, le collège Eboué — le seul établissement secondaire du Tchad, jusqu'en 1958, — compte 120 catholiques sur 320 élèves.

« Cette vitalité et cette jeunesse sont un atout en faveur du catholicisme. Il n'est pas rare de voir les intellectuels protestants en faire la confession. »

Ce qui est infiniment regrettable, c'est que ce pays n'a encore qu'un seul prêtre indigène, l'abbé François Ngaïbi, qui travaille au diocèse de Moundou, avec les capucins. Pour ouvrir un séminaire, il faut tout de même un minimum de substrat chrétien. Les petits séminaires cependant se peuplent mais les élèves les plus avancés n'en sont encore qu'à la 3ᵉ.

Le problème qui est peut-être le plus douloureux est que les Européens qui constituent le milieu intellectuel du Tchad, sont, à l'exemple de beaucoup de nos chrétiens laïcisés de France, plus ou moins matérialistes. Ce fait a une grosse influence sur les « évolués » noirs, qui postulent les postes dans les administrations. Cela ne veut pas

dire que les rapports entre les Missions et les Administrations soient mauvais. Bien au contraire, ils sont non seulement corrects, mais cordiaux et sincères, mais il s'agit d'un état d'esprit que nous ne connaissons que trop en France. Mgr Dalmais fait ici une réflexion que nous devons relever, tant elle est importante :

« Il n'est pas possible que tous les hommes aient des conceptions identiques, mais dès qu'on est animé d'un profond désir de servir l'Afrique, on devrait se rendre à cette évidence que nous n'améliorons pas les Africains en leur faisant cadeau du matérialisme. Ce matérialisme se retournera finalement contre ceux qui auront été les artisans conscients ou inconscients de son succès. »

Actuellement, au Tchad, les missionnaires travaillent énergiquement à la formation d'un clergé indigène. Ils entendent, en un pays neuf et qui a soif de son indépendance, épurer le christianisme qu'ils prêchent de tous les apports spécifiquement européens, pour adapter au christianisme les valeurs africaines. Des missionnaires ont déjà fait en ce sens des expériences fort intéressantes. En somme, l'animisme est en voie de disparition rapide, mais deux grands dangers subsistent : l'islam et le matérialisme et c'est contre eux qu'il s'agit de combattre pour aider l'Afrique à découvrir sa vocation spirituelle.

Il y aurait certes bien d'autres choses à puiser dans ce numéro de *Vivante Afrique*. La place nous manque pour cela. Bornons-nous à cette constatation du P. Charpenet, Oblat, missionnaire au Pala, qui s'écrie : « *Afrique où vas-tu ?* » — Que sera l'avenir, pour l'Afrique ? Nul ne peut le dire. Le Tchad est un carrefour. L'évolution y marche à grands pas. L'un de ses aspects, jusque dans la brousse, est la modernisation. La garde-robe s'enrichit. La vaisselle se multiplie. Cuvettes, assiettes en émail, cuillers, relèguent les calebasses dans un coin poussiéreux de la cuisine. Il n'est pas douteux que le standard de vie des 500.000 familles paysannes du Tchad s'est amélioré, grâce aux rapports commerciaux nouvellement créés ou facilités. On regrettera que la culture de l'esprit n'en ait pas autant profité que le bien-être du corps. Il n'y a pas encore plus de 10 % des enfants qui soient scolarisés. Mais certains chefs ont compris. Grâce à eux, les écoles se garnissent. Un engouement se développe en faveur de l'école. Les habitants commencent à comprendre que l'instruction est indispensable pour avoir une « place ». Il se produit donc une ruée vers l'école ou le collège et le personnel enseignant est débordé, comme les locaux sont insuffisants. Autre métamorphose : les dispensaires et tournées médicales. Le sorcier perd sa clientèle, au profit des infirmiers diplômés.

Cette modernisation toutefois est ambivalente : beaucoup de bien ou beaucoup de mal peut en sortir. A nous de redoubler de prières et d'efforts !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

R. P. Jacques JOMIER, O. P. — **Bible et Coran.** — 152 p. (12 × 18,5), 480 fr. — Paris, Ed. du Cerf, 1959.

Au cours de ces dernières années certains écrivains catholiques se sont efforcés de nous présenter l'Islam comme une religion sœur. Seuls quelques malentendus, des habitudes de vie différentes pouvaient séparer le chrétien du musulman et, sur la foi d'un monothéisme universel, on nous conviait à une embrassade générale. Que faut-il penser de ces affirmations ?

Dans son n° du 5 septembre dernier, le *Monde* nous transmet cette information : Tunis, 4 septembre : « Après plusieurs autres églises de Tunisie, celle de Kairouan vient d'être récupérée (!) par les autorités tunisiennes. Vendredi dernier, le curé de Kairouan était informé que l'église et le presbytère devaient être évacués dans les plus brefs délais. Les deux prêtres quittèrent les lieux samedi et logent depuis dans un hôtel. Immédiatement une équipe d'ouvriers commença d'aménager l'ancienne église en une salle de réception, en vue, croit-on savoir, de la prochaine visite de M. Bourguiba à Kairouan. Par la suite, les locaux seront tranformés en salle de conférence. La précipitation avec laquelle l'opération s'est effectuée et l'absence d'accord précis entre les autorités tunisiennes et ecclésiastiques, ont froissé de nombreux catholiques — il en reste une centaine dans la région — et un incident, l'un d'eux étant mort après l'évacuation de l'église, le service funèbre n'a pu y être célébré, a singulièrement accru le malaise.

Les milieux tunisiens font observer à ce sujet « que de nombreuses églises ont été ces temps derniers « *reconverties* » et que de plus la présence d'un édifice chrétien dans la deuxième ville sainte de l'Islam pouvait paraître insolite [1].

Au fond cet incident de Kairouan n'est que la conclusion logique de l'intolérance musulmane lorsqu'elle se croit maîtresse de la situation. Albertini dans son cours au Collège de France, disait : « Il y a une incompatibilité manifeste de la religion musulmane avec tout

[1] Dans le numéro du *Monde* du 8 septembre, le bureau de Presse de Tunis à l'agence France-Presse a publié une explication embarrassée. Il termine en se demandant si la publication de la nouvelle de l'occupation de l'église de Kairouan « ne constitue pas une manœuvre au moment où les relations s'améliorent entre la Tunisie et la France et où l'accord économique et financier franco-tunisien vient d'être signé ! »

« *Reconvertie* » est un euphémisme, car il ne s'agit pas de mosquée convertie en église, mais d'église et de presbytère bâtis avec l'argent des catholiques ; l'église est changée en salle de conférences ; quant au presbytère, il est simplement confisqué sans aucune raison.

Kairouan n'a aucun titre à se dire la seconde ville sainte de l'Islam. Il y aurait bien avant elle, la Mecque et Médine. Elle n'a été fondée par Okba ben Nahi, qu'en l'an 50 de l'Hégire, donc bien après la mort de Mahomet. Le Prophète n'est jamais venu dans l'Afrique du Nord et elle n'a été très longtemps renommée, tout comme Tlemcen, que par le fanatisme de ses habitants. Ses mosquées sont célèbres, l'une Sidi Okba, est une des plus anciennes du pays et l'autre est la mosquée du Barbier. Celle-ci serait la sépulture de l'un des compagnons du Prophète qui portait toujours avec lui trois poils de la barbe de son maître. La ville avait été occupée par les Français et sans aucun incident, en 1881.

ce qui n'est pas elle-même et cela de par le bloc d'institutions et de mœurs qu'elle lie indissolublement à la foi ». Les chrétiens de Tunisie commencent à en savoir quelque chose.

Mais que faut-il penser de cette affirmation osée que l'Islam et le Christianisme sont deux religions-sœurs ? Elles se rejoindraient au sommet dans ce dogme commun : « Messire Dieu, premier servi ! » Pour le savoir on ne peut mieux faire que d'interroger le R. P. J. Jomier, professeur à l'Institut Dominicain des Etudes Orientales du Caire, l'un de nos islamologues des plus autorisés. Sa petite brochure, toute irénique, sans aucune polémique, sans acrimonie, bâtie sur les textes du Coran les plus authentiques, répond à toutes les questions.

Sans aucun doute le Coran prêche avant tout la grandeur de Dieu, créateur et maître de l'Univers, tout-puissant, bon et miséricordieux. Mais le Dieu qu'il proclame n'est que le Dieu naturel du Pentateuque. La venue du Messie, Verbe incarné, né de David selon la chair, cette révélation que « Dieu est amour », l'adoption surnaturelle des croyants par pure grâce, le grand commandement de la charité, l'effusion de l'Esprit-Saint dans les âmes, tout cela dans l'Islam n'existe pas. Il n'y a pas de progrès dans la révélation des mystères de Dieu et le monothéisme du Coran est durement intransigeant. Notre prière commence par ces mots : « Notre Père ». Lorsque les Soufistes, ces mystiques de l'Islam, voulurent la traduire en arabe, ils dirent : « O notre Roi ! » (Ia Maliki) ! Cela seul suffit pour changer le caractère de la religion.

D'après le Coran, Mahomet est le dernier en date des prophètes, l'Envoyé de Dieu, le sceau des Prophètes. Cela veut dire que Mahomet a droit sur les païens, les Juifs et les Chrétiens pour leur enseigner la vraie, l'unique religion. Sa révélation supprime toutes celles qui l'on précédée et après elle il n'y a plus qu'à attendre le jugement dernier.

Mais cela veut dire aussi que si Jésus est un prophète que l'on se doit de respecter, il n'est cependant qu'une pure créature et le mystère de l'Incarnation n'existe pas. Il n'est ni Messie, ni Verbe de Dieu.

Suivant la doctrine coranique, le salut s'obtient directement de Dieu. Il n'y a pas de grâce qui vaille ni de médiateur. Jésus n'est donc pas rédempteur et la Croix est un scandale !

Sans doute rares sont les potentats musulmans qui ont imposé un brutal : « Crois ou meurs ! » mais il ne faut pas oublier cette grande idée d'une hégémonie mondiale qui a toujours animé la communauté de l'Islam, cette guerre sainte qui ne doit se terminer qu'après la mort du dernier infidèle, cette expulsion des chrétiens hors des territoires sacrés, ce statut des minorités qui est imposé aux disciples du Christ comme condition de leur habitat en pays musulman (Coran, IX, 29) et surtout cette loi morale avec sa polygamie, la possibilité du divorce et ses licences. En vérité, nous sommes à l'opposé du Christianisme, et le Moyen Age, avec son sens du droit de la vraie religion, avait raison de considérer le chrétien devenu musulman, non pas seulement comme un hérétique, mais comme un apostat.

Il importait de remettre les choses au point ; et nous ne pouvons que remercier le R. P. Jomier de nous avoir rappelé, avec discrétion et fermeté, ces vérités fondamentales.

A. VINCENT.

Liturgie d'Ame, par un Chartreux. Préface de Mgr Cristiani. — In-16 de 122 p. — Paris, Office général du Livre, 1959.

Voici encore un de ces délicieux petits livrets, finement imprimés par les Bénédictines des Catacombes de Sainte-Priscille, à Rome, et qui ont eu déjà tant de succès en France, et dans des traductions étrangères. Nous savons désormais qui est l'auteur : dom Guillerand, prieur chartreux, décédé saintement en 1945, après 30 ans de vie religieuse. Le présent volume fera plaisir à toutes les personnes que leur état de santé ne rend pas aptes à se rendre à l'église, pas plus le dimanche que les autres jours. « L'auteur, en effet, a écrit ces pages, nous dit une note préliminaire, pour sa sœur, personne âgée et infirme qui ne pouvait plus se rendre à l'église : il voulait ainsi l'aider à s'unir et à participer réellement aux Offices célébrés en sa paroisse. » Ce sera dans le temple de son âme, que la malade ou infirme assistera à la messe et aux vêpres. Le petit livre que voici la fera prier, en chaque partie de la messe, de la manière la plus simple, mais aussi la plus ardente et la plus profonde. « Votre vraie demeure, lui suggère-t-il de dire, c'est notre âme et c'est notre amour... Mon âme est donc le sanctuaire où vous résidez. Je puis vous y rejoindre, vous adorer, vous aimer, vous parler, vous dire mes besoins, ma faiblesse et aussi, pourquoi pas, mes bons mouvements et mes efforts... »

La Messe comprend trois parties : offrande, immolation, communion. Ces trois choses, je puis les faire au fond de mon cœur. « Je puis donc assister à une Messe dans le temple de mon âme. Elle sera dite par vous et pour moi seule ! Elle sera une heure douce et féconde dans la silencieuse solitude de mon dimanche. » Après cette introduction, ce sont toutes les parties de la messe qui se déroulent et se succèdent, de l'*Asperges me* à la Communion et à ce que l'A. appelle « la Messe de la vie », c'est-à-dire l'offrande, l'immolation, la communion de la vie entière.

Rien de plus émouvant que cette manière de s'associer, de sa chambre de malade aux offices de la paroisse. Mais à la messe, l'auteur a voulu ajouter les « vêpres d'âme ». Les vêpres, hélas, tendent à disparaître de la pratique actuelle, dans nos églises. Elles restaient cependant une part de cette participation des fidèles au saint Office des prêtres, et nos ancêtres ne craignaient pas d'assister, de nuit comme de jour, à cet Office qui, depuis des siècles, est célébré en leur nom et pour tout le Corps mystique de l'Eglise. Il y a de nouveau, dans cette seconde partie, de magnifiques pages, toutes pénétrées de cette « Harmonie cartusienne », dont un précédent livret nous a parlé. Souhaitons de nombreux amateurs au présent petit livre, surtout parmi les malades et les infirmes, mais aussi chez les bien-portants.

G. JOUASSARD. — **Royauté de Marie et Assomption.** — 17 p. (17 × 24). — Rome. Académie mariale internationale, 1959.

Ces pages sont celles d'un rapport présenté au Congrès Marial de Lourdes de 1958. (Tiré à part du t. V). L'auteur part de considérations neuves sur l'importance de l'Ascension de Jésus pour l'établissement de son règne dans et par l'Eglise. Il définit l'analogie que l'Assomption possède à l'égard de ce mystère et de cette confrontation tire des conclusions solides et claires sur la nature et le rôle de la royauté de Marie dans l'Eglise.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 septembris 1959

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)